L'IMAGE DU RENOUVELLEMENT HISTORIQUE CHEZ VELLEIUS PATERCULUS

PAR

EUGEN CIZEK

On peut déceler, à notre avis, dans la structure de l'œuvre de Velleius Paterculus l'image du renouvellement des forces historiques à partir d'un certain modèle d'évolution. Il ne s'agit point, à proprement parler, d'une doctrine globale de Velleius sur un tel renouvellement, quoique au moins l'une des théories énoncées par l'historiographe se rattache aux opinions qu'il émet quant à ce renouvellement. Plus pertinent nous semble le concept d'image, qui, bien que vague, nous renvoie aux sens originaires du mot latin *imago* et aux implications modernes, rattachées à la notion de métaphore, de comparaison abrégée, et à bien d'autres, encore plus nouvelles. Nous sommes d'avis qu'on pourrait ainsi rendre plus aisément l'obsession du renouveau vital, de la mutation suivant les mêmes matrices, obsession qui traverse la pensée de Velleius tout entière, bien qu'une certaine timidité et, peut-être, une relative incapacité de systématiser l'aient empêché de définir une doctrine nettement articulée.

Nous pensons qu'en admettant la démarche d'une telle image, avec toutes ses conséquences, on peut plus facilement comprendre certains côtés controversés de la recherche historiographique relativement réduite de Velleius. En effet, on peut aisément déceler dans l'exégèse moderne des optiques différentes sur certains problèmes soulevés par les idées de Velleius, bien qu'on ait écrit et qu'on écrive assez peu à propos de cet historien [1]. Mais si l'on ne peut guère considérer Velleius comme un grand artiste ou un grand penseur, son œuvre comporte néanmoins quelques côtés intéressants, qui font de lui le principal prosateur latin à l'époque de Tibère.

Dans un ouvrage publié au début des années 50, Italo Lana s'est efforcé de défendre, d'anoblir la mémoire de Velleius, en affirmant que l'écrivain ne se souciait nullement de forger une œuvre vraiment histo-

---

[1] Cf. Jean Hellegouarc'h, *Les buts de l'œuvre historique de Velleius Paterculus*, Latomus, XXIII, 1964, p. 669 : *on ne lui accorde que peu d'importance sur le plan littéraire et surtout sur le plan historique* ...

StCl, XIV, 1972, p. 85–93, Bucureşti.

rique, mais plutôt un important instrument de propagande [2]. Velleius aurait appuyé fermement l'effort social, politique et idéologique d'Auguste et de Tibère. En fait, un tel effort aurait visé à la création d'une nouvelle élite formée par des *homines noui* et aurait encouragé d'ailleurs l'attitude de Velleius, qui glorifiait une telle élite et faisait l'éloge de Séjan, qui n'était en réalité qu'un *eques Romanus* [3]. De sorte que l'œuvre de Velleius aurait témoigné de la mentalité des nouvelles couches sociales dirigeantes. Paul Petit, qui semble accepter l'interprétation d'Italo Lana, croit que Velleius aurait pu contrecarrer Tacite, s'il avait atteint la pénétration psychologique, l'ampleur et la force expressive du grand historien-artiste [4].

Mais Jean Hellegouarc'h a judicieusement démontré qu'on ne doit pas interpréter la promotion des *homines noui* comme le facteur essentiel de la politique de Tibère [5]. Il nous fait remarquer fort à propos une certaine indépendance *relative* de Velleius à l'égard de la famille impériale, indépendance relative qui perce dans certaines réticences manifestées par l'historien à l'adresse de César et d'Auguste et il tient à nous signaler le jugement des personnalités historiques, suivant leur propension à la vertu et au vice : *c'est essentiellement un jugement moral et non un jugement politique qu'il prononce sur les personnages de l'histoire romaine* [6]. Velleius serait donc surtout un rhéteur et un écrivain de cour [7].

Le moralisme de Velleius et ses rapports multiples avec la rhétorique nous semblent incontestables. Au demeurant, c'était justement le moment historique de la moralisation exacerbée, intensément favorisée par les rhéteurs. D'autre part, le fait d'affirmer son autonomie envers la maison impériale était devenu presque un cliché, tandis que le moralisme de Velleius, tout sincère qu'il fût, se rapproche des desseins politiques et éthiques proclamés par Tibère. Cependant, Velleius Paterculus n'a jamais été le petit scribe de Séjan et de Tibère et sa dépendance à l'égard de la politique officielle ne rend pas toute la portée de son œuvre. Pourtant, répétons-le , il pouvait être à la fois un rhéteur moraliste et un partisan fervent de la politique impériale et des intérêts de Séjan. A notre avis, la contradiction entre le monarchisme du rhéteur-historiographe et l'optique évidemment conservatrice dont témoignent chez Velleius les événements et les personnages de l'ancienne République, contradiction du reste rencontrée aussi chez d'autres écrivains au premier siècle de notre ère, peut être plus facilement écartée si l'on tient compte du renouvellement vital de l'histoire, que nous tâchons de déceler dans son œuvre.

Cette image du renouvellement vital de l'histoire a conduit Velleius vers une théorie de la mutation des genres littéraires, les fameux *genera dicendi*.

---

[2] Italo Lana, *Velleio Patercolo o della propaganda*, Turin, 1952, p. 164.

[3] Lana, *op. cit.*, p. 21 ; 127–128, etc.

[4] Paul Petit, *Le premier siècle de notre ère*, Paris, 1968, p. 303.

[5] Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 670.

[6] Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 673. La même thèse se trouve chez Jean-Marie André, *L'otium chez Valère Maxime et Velleius Paterculus ou la réaction morale au début du Principat*, REL, XLIII, 1965, p. 309 : « ... les lignes de force, les coupures dans cette histoire continue, sont morales ».

[7] Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 679–684.

Velleius Paterculus estime que dans chaque métier, et surtout dans les arts, les talents véritables se rassemblent pendant un bref laps de temps, car ils se réunissent par espèces, tout comme les animaux, et se séparent d'autres artistes afin d'atteindre un haut degré du succès[8]. Velleius nous donne aussi des exemples jugés par lui révélateurs : chez les Grecs, dans l'évolution de la tragédie — puisque Eschyle, Sophocle et Euripide auraient vécu pendant un bref laps de temps [9] — ou dans les mutations subies par l'ancienne et la nouvelle comédie, qu'il juge toutes deux des *genera* tout à fait différents, dans l'histoire de l'art oratoire, de la philosophie et de la poésie [10]. On peut également faire valoir ce phénomène dans l'évolution de l'art latin : *neque hoc in Graecis, quam in Romanis, euenit magis* [11]. En ce sens, la tragédie et la comédie romaines, l'historiographie, l'art oratoire [12], la grammaire, la peinture et la sculpture livreraient, selon Velleius, des preuves décisives, qui lui permettent de tirer la conclusion suivante : *Hoc idem euenisse grammaticis, plastis, pictoribus, sculptoribus, quisquis temporum institerit notis, reperiet, et eminentia cuiusque operis artissimis temporum claustris circumdata*[13]. Sans doute, l'historien est-il obligé d'admettre que certains écrivains sont des exceptions, qu'ils sortent de la ligne, qu'ils ne se soucient pas de la tendance supposée au rassemblement des talents pendant une brève phase culminante : Homère lui-même, Hésiode, quelques orateurs romains sont parfois traités par Velleius comme de telles exceptions [14], bien qu'il ne les mentionne pas dans le passage où il développe sa fameuse théorie sur l'évolution des genres. D'autre part, puisque Velleius considère que l'Empire avait suscité un essor généralisé, il estime qu'il faut bien rechercher les causes de cette concentration des génies, quoique l'opération soit fort difficile et que tout jugement porté sur les contemporains lui semble délicat[15]. En devançant quelques considérations de Sénèque le Rhéteur, qui faisait remarquer combien il est difficile de préserver l'apogée [16], mais en allant vers des options esthétiques totalement différentes, Velleius pense que l'évolution de chaque *genus* se déroule en vertu d'une mécanique dirigée par des matrices bien déterminées. Après l'ascension suit l'apogée et, puis, la décadence irréversible. Il y a ici un certain processus psychologique, qui condamne à l'imitation de qualité inférieure. L'*aemulatio* aurait suscité

---

[8] Vell., 1, 16, 2 : *Quis enim abunde mirari potest, quod eminentissima cuiusque professionis ingenia, in eamdem formam et in idem aetati temporis congruens spatium ; et, quemadmodum clausa capso, alioque septo diuersi generis animalia, nihilo minus separata alienis, in unum quoque corpus congregantur, ita cuiusque clari operis capacia ingenia in similitudinem et temporum et profectuum semetipsa ab aliis separauerunt?* De tels talents s'amasseraient aussi dans les espaces réservés par exemple à Athènes, la cité des arts (*id.* 1, 18, 1—3).

[9] Vell., 1, 16, 3.

[10] Vell., 1, 16, 4 et 2, 36, 2—3.

[11] Vell., 1, 16, 5. Mais ailleurs il affirme la différence entre les deux peuples : *in illis* (les Grecs) *limae, in hoc* (l'auteur romain Accius) *paene plus ... sanguinis* (*id.*, 2, 9, 3).

[12] Vell., 1, 17, 1—3.

[13] Vell., 1, 17, 4.

[14] À savoir Vell., 1, 5, 1—3 ; 1, 7, 1 ; 2, 9, 1, etc.

[15] Vell., 1, 17, 5 : *causas cum semper requiro, numquam reperio, quas esse ueras confidam, sed fortasse ueri similes : inter quas has maxime ...* ; mais également 2, 36, 3 : *nam uiuorum ut magna admiratio, ita censura difficilis est.*

[16] Sénèque, *Controu.*, 1, *praef.*, 6—7 : *maligna perpetuaque in rebus omnibus lex est, ut ad summum perducta rursus ad infimum, uelocius quidem quam ascenderat, relabantur.*

l'épanouissement du genre, tandis que l'*imitatio* ne saurait pas fournir le succès à longue échéance. Voilà justement le passage d'où se dégage l'essentiel d'une telle interprétation : *Alit aemulatio ingenia : et nunc inuidia, nunc admiratio imitationem accendit : matureque, quod summo studio petitum est, ascendit in summum, difficilisque in perfecto mora est ; naturaliterque, quod procedere non potest, recedit. Et, ut primo ad consequendos, quos priores ducimus, accendimur, ita, ubi aut praeteriri, aut aequari eos posse desperauimus, studium cum spe senescit, et, quod adsequi non potest, sequi desinit et, uelut occupatam relinquens materiam, quaerit nouam : praeteritoque eo, in quo eminere non possumus, aliquid, in quo nitamur, conquirimus* [17]. En tenant compte de toutes ces remarques concernant l'évolution inéluctable des structures artistiques, remarques qui devancent des notations similaires, énoncées plus tard par Sénèque dans la lettre 114, on peut constater, outre une certaine méfiance vis-à-vis de l'*imitatio*, signalée déjà dans l'exégèse moderne [18], le souci de légitimer théoriquement le nouveau style, qui s'est développé au premier siècle de notre ère.

Même s'il n'ignore pas certains canons traditionnels dans ses quatre digressions d'histoire littéraire (1, 5—7 ; 1, 16—18 ; 2, 9 ; 2, 36), comme on a pu l'affirmer jadis [19], Velleius n'a pas été toutefois un atticiste modéré, ainsi que le jugeait M. Francesco Della Corte [20]. Si le brillant savant italien nous a convaincu que Velleius s'était rattaché au cercle littéraire dirigé par la *gens* Vinicia, nous ne pouvons oublier — et M. Della Corte l'a fait aussi remarquer — que Publius Vinicius avait admiré Ovide [21], poète ordinairement estimé comme le grand devancier du style nouveau. Cependant, pour en rester uniquement à Velleius et même en ignorant un instant la théorie des genres, bien des passages de son *Historia*, ainsi que la structure même de son écriture, mettent au jour ses rapports avec les Théodoriens et avec le style nouveau. Son faible pour Ovide [22] en témoigne d'ailleurs, ainsi que le silence dont il entoure à dessein le nom d'Horace, poète classique et philoclassique par excellence dans le catalogue des poètes [23]. L'éloge outré que Velleius se plaît à accorder à Rabirius, considéré comme l'égal de Virgile[24] — ce qui provoque l'impatience de tous les critiques modernes — nous semble également significatif. Rabirius avait, de même que Lucain plus tard, rédigé un poème épique sur la guerre civile et il s'était révélé un prédécesseur du style nouveau ; les quelques vers qui nous restent de ce poète font ressortir également des attaches avec le néo-asianisme.

---

[17] Vell., 1, 17, 6—7.

[18] Cf. A. D. Leeman, *Orationis ratio. The Stylistic Theories and Practice of the Roman Orators, Historians and Philosophers*, Amsterdam, 1963, tome I, p. 249.

[19] Francesco Della Corte, *I giudizi letterari di Velleio Patercolo*, Rivista di filologia e di istruzione classica, N. S., XV, 1937, p. 154, qui va sur les traces de Schoeb, *Velleius Paterculus und seine literar-historischen Abschnitte*, diss., Tubingue, 1908, p. 11.

[20] Della Corte, *op. cit.*, p. 154—159.

[21] Della Corte, *op. cit.*, p. 156, qui cite en ce sens un passage de Sénèque, *Controu.*, 10, 4, 25.

[22] Vell., 2, 36, 3.

[23] Mais Horace était bien moins repoussé par les atticistes que par les néo-asianistes. Sénèque, le chef de file du style nouveau sous le règne de Néron, le mentionne avec des réticences vraiment suggestives. Cette omission d'Horace chez Velleius, à côté de celles de Gallus et de Properce, est relevée même par Della Corte, *op. cit.*, p. 157—158.

[24] Vell., 2, 36, 3.

Mais revenons au passage qui concerne le développement des genres littéraires. En effet, Velleius y estime — ainsi que nous l'avons démontré dans un autre ouvrage [25] — que le processus imaginé par lui aboutit nécessairement à un autre genre et à un autre style (car il prend le *genus* pour le moment stylistique particulier, pour la phase évolutive du genre, en distinguant, comme nous l'avons déjà dit, des *genera* dans le développement de la comédie. Velleius conseille donc franchement l'innovation : il ne croit pouvoir préserver ce qu'il juge comme l'essor artistique de l'époque de Tibère qu'en abordant de nouveaux genres et styles littéraires. Au demeurant, la littérature du premier siècle confirme en partie la théorie de Velleius, car on voit surgir de nouvelles espèces, comme le roman et l'épître philosophique, tandis que d'autres se sont transformées en profondeur. Pour notre recherche, il suffit de retenir tout particulièrement l'image de l'évolution littéraire *per genera*, par genres et par phases structurées, selon le modèle des trois étapes de la vie humaine et en fonction d'une loi rigoureusement appliquée.

Cependant, cette interprétation des phénomènes par *genera* agit chez Velleius comme une image de l'évolution historique aussi dans des domaines autres que la littérature, tout particulièrement dans le développement des événements politiques. C'est que l'essentiel de notre contribution réside justement dans l'analyse de cette interprétation qui part du facteur esthétique pour aboutir au politique et au social.

L'histoire de Rome comporte, suivant Velleius, deux genres fondamentaux : celui de la République et celui de l'Empire. À notre avis, on peut ainsi expliquer pourquoi Velleius se conduit comme un traditionaliste républicain vis-à-vis du premier *genus* et comme un monarchiste fervent vis-à-vis du second. Certes, l'opposition entre les deux optiques se réduit sensiblement si nous nous souvenons que Tibère lui-même avait une mentalité conservatrice, dominée par l'admiration du passé. Mais ce qui nous semble essentiel c'est que de la mentalité de Velleius découle la légitimité des optiques particulières à chaque *genus*, qui possède chacun des styles et des traits propres et exige des points de vue différents. Nous allons remarquer que, pour l'Empire, même les matrices générales, communes à toute évolution, agissent d'une façon particulière.

Par ailleurs, la République elle-même s'insère dans l'histoire universelle à côté d'autres *genera*. Comme le fait remarquer M. Ettore Paratore, Velleius se rapporte brièvement à l'évolution de la Grèce et de Carthage, dépasse les limites de l'Italie, et place la diachronie de Rome dans le contexte de l'histoire universelle, où elle ne représente qu'un épisode, bien que le plus important[26]. Velleius fait structurer son récit par synchronismes et poursuit, presque à la manière des auteurs d'annales, plusieurs types de civilisation, encore que les matrices de l'évolution demeurent les mêmes.

---

[25] Eugen Cizek, *Lupta de idei a epocii lui Nero în izvoarele literare antice*, thèse de doctorat, 1968 (sous presse).

[26] Ettore Paratore, *Storia della letteratura latina*, 8e édition, Florence, 1967, p. 540 : ... *tende a considerare la storia di Roma solo come un episodio, sia pure il più importante, della storia universale.*

Quoi qu'il en soit, l'historiographe réprouve sévèrement les partisans des *populares*, comme le souligne aussi M. Jean Hellegouarc'h [27]. Velleius condamne la conduite politique des Gracques, bien qu'il ait loué leurs qualités personnelles [28], rejette Glaucia et Saturninus [29], critique Cinna et Marius [30], Valerius Flaccus [31], Spartacus [32], le premier triumvirat [33], et Clodius [34]. En échange, il fait l'éloge de Scipion Nasica [35], des desseins de Drusus [36], des exploits de Pompée (quoiqu'il critique ses ambitions [37]), de la conduite de Caton [38] et, en général, de tous les représentants des tendances plutôt conservatrices, même s'il reconnaît la justesse de la cause des *socii* (*causa fuit iustissima*) [39].

Il n'en est pas moins vrai que l'écroulement de ce *rei publicae genus* ne s'est pas réalisé, dans la conception de Velleius, à travers la contestation des anciennes institutions et des hommes politiques conservateurs, mais en vertu d'une mécanique sensible aussi dans l'évolution des arts. La dégringolade serait survenue soudainement (*non gradu, sed praecipiti cursu*), après l'apogée qui a suivi la seconde guerre punique, car l'étape historique antérieure au troisième siècle avant notre ère aurait constitué un début plein de vitalité, mais pénible encore. En reprenant une idée de Salluste, mais en la plaçant dans un contexte forgé par des interprétations surtout différentes, Velleius est porté à croire que la décadence de la République s'était produite d'une manière spectaculaire après la chute de Carthage, impliquant, à coup sûr, une crise aigüe des mœurs, de la pratique des vertus [40]. Néanmoins, cette dégringolade éthique est un épiphénomène, un corollaire de l'évolution naturelle du genre et, d'autre part, elle touche uniquement la *uirtus* et non aussi la *fortuna* du peuple romain : car après la crise, Rome ne meurt pas, mais se renouvelle dans un nouveau *genus*, à savoir celui de l'Empire, où la *uirtus* et la *fortuna* se redressent et se développent de concert [41]. La République a donc connu, comme tout *genus* littéraire (la tragédie, l'art oratoire, etc.), une ascension, un sommet et une décadence irréversible.

A son tour, l'Empire est un *genus* qui renouvelle le pouvoir romain et lui fait atteindre des cimes éblouissantes. Par le truchement d'Auguste, le destin décida de sauvegarder et de conserver Rome : *sed asserebant*

---

[27] Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 671–672.

[28] Vell., 2, 2, 2–3 ; 2, 6, 1–3 ; 2, 7, 1, etc.

[29] Vell., 2, 12, 6.

[30] Vell., 2, 20, 4 ; 2, 24, 5 (pour Cinna). Quant à Marius, Vell., 2, 18, 4–6 ; 2, 22, 1 ; 2, 23, 1 (*uir in bello hostibus, in otio ciuibus infestissimus*).

[31] Vell., 2, 23, 2.

[32] Vell., 2, 30, 5–6.

[33] Vell., 2, 44, 1.

[34] Vell., 2, 45 ; 2, 47, 4. Il réprouve aussi la conjuration de Catilina (*id.*, 2, 34, 3).

[35] Vell., 2, 3, 1.

[36] Vell., 2, 13.

[37] Vell., 2, 29 ; 2, 33, 3 ; 2, 53, 2, etc.

[38] Vell., 2, 35.

[39] Vell., 2, 15, 3. Sans doute, Cicéron est aussi célébré (*id.*, 2, 34, 3 ; 2, 45, 2 ; 2, 65, 1–5, etc.)

[40] Vell., 2, 1, 1 : *potentiae Romanorum prior Scipio uiam aperuerat, luxuriae posterior aperuit : quippe remoto Carthaginis metu, sublataque imperii aemula, non gradu, sed praecipiti cursu, a uirtute descitum, ad uitia transcursum ; uetus disciplina deserta, noua inducta* ...

[41] A propos de la conjonction de la *fortuna* et de la *uirtus* chez Velleius, lors de l'avènement de l'Empire, cf. aussi Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 678–680 et André, *op. cit.*, p. 310.

salutaria rei publicae terrarum orbis fata conditorem conseruatoremque Romani nominis[42]. La loyauté de Velleius à l'égard de l'Empire et des Julio-Claudiens ne semble guère conventionnelle. Velleius fait valoir les qualités de Brutus et croit que cet illustre personnage aurait pu honorer sa tâche, s'il était devenu le dirigeant d'une république triomphante[43], mais, d'autre part, il pense que toutes les vertus de celui-ci ont été soudainement emportées par l'assassinat de César[44]. Il avait glorifié Cneius Pompée, mais il condamna sévèrement le fils de celui-ci, qui s'était opposé à Auguste[45]. Par ailleurs, il relève fièrement la loyauté de son grand-père, C. Velleius, vis-à-vis de T. Claudius Nero, le père de Tibère[46].

Sans aucun doute, l'historiographe préfère le modèle de monarchie traditionaliste, respectueuse des anciennes institutions, modèle préconisé par Auguste et par Tibère[47]. Néanmoins, comme nous l'avons déjà souligné, un autre problème nous intéresse dans cet article, c'est-à-dire le fait que l'Empire agit comme un *genus*, qui réclame de la part de l'historien une optique différente de celle abordée à l'égard de la République. Tous les grands personnages sont célébrés avec une ferveur plus intense que celle témoignée aux héros de la République. Certes, la flagornerie de rigueur et les matrices rhétoriques avaient leur mot à dire, mais, répétons-le, l'admiration fondamentale de l'écrivain est sincère. Il vante, non sans quelques réticences, les exploits et les qualités de César, le fondateur de la dynastie Julia-Claudia[48] et notamment la *fortuna*, les vertus divines et la gloire d'Auguste[49]. Sans doute, les accents hagiographiques s'accroissent dans les éloges répétés adressés à Tibère lui-même, en commençant avec les vertus de la première jeunesse[50]. Tibère possède toutes les qualités du monarque parfait : l'adresse militaire, politique, diplomatique, la générosité, la prudence, etc.[51]. Autrement dit, Tibère est l'homme providentiel, consacré par les dieux au gouvernement de Rome, à savoir l'*optimus princeps*, car il avait livré à ses sujets le modèle de la perfection absolue et les avait dominés, grâce au pouvoir de l'exemple et non par la force brutale[52]. Velleius consacre le même éloge, évidemment démesuré, à

---

[42] Vell., 2, 60, 1.

[43] Vell., 2, 72, 2.

[44] Vell., 2, 72, 1 : *incorruplo animo eius in diem, quae illi omnes uirtutes unius temeritate facti abstulit.*

[45] Vell., 2, 73.

[46] Vell., 2, 76, 1.

[47] Cf. D. M. Pippidi, *Autour de Tibère*, Bucarest, 1944, p. 50—87 ; Alain Michel, *La philosophie politique à Rome d'Auguste à Marc Aurèle*, Paris, 1969, p. 27—46 ; 74—75 ; P. Petit, *op. cit.*, p. 13—14.

[48] Vell., 2, 41—43 ; 2, 46, 1 (les qualités militaires) ; 2, 52, 4—6 (sa générosité après Pharsale) ; 2, 55, 2 et 56, 1 ou 57, 1 (*clementia Caesaris*) ; il hésite lorsqu'il juge la justesse des actions de César, pendant la guerre civile (*id.*, 2, 49, 3—5) et semble le réprouver pour avoir repoussé assez tard la couronne offerte par Antoine (*id.*, 2, 56, 4).

[49] Vell., 2, 36, 1 ; 2, 59, 6 et 60, 1—2 : 2, 61, 1 ; 2, 68, 3 ; 2, 70, 1 ; 2, 74, 4 ; 2, 80, 3 ; 2, 82, 1 ; 2, 85, 5 ; 2, 86, 1—2 ; 2, 89, 2 ; 2, 90—91, etc. Velleius cherche à disculper Auguste des abus perpétrés pendant les proscriptions : *repugnante Caesare, sed frustra aduersus duos* . . . ; (*id.*, 2, 66, 1).

[50] Vell., 2, 94, 2.

[51] Vell., 2, 94, 3—4 et 95, 1—2 ; 2, 97, 4 ; 2, 99, 1—5 ; 2, 103, 1—4 ; 2, 104, 3—6 ; 2, 107, 2—3 ; 2, 110, 6 ; 2, 111, 3 et 4, etc.

[52] Vell., 2, 126, 5 : *nam facere recte ciues suos princeps optimus faciendo oportet et cumque sit imperio maximus, exemplo maior est.*

Séjan [53], mais il célèbre aussi d'autres personnages de l'entourage des Césars comme Mécène, Agrippa, Marcellus, etc. [54]. Par contre, il réprouve sévèrement les adversaires des Césars—Lepidus, Marc-Antoine et même Agrippa Postumus, membre de la famille impériale, mais rival de Tibère[55]. Il est donc clair que Velleius place le sommet du nouveau *genus* et également celui de la paix romaine sous le règne de Tibère ; l'époque de César et les débuts d'Auguste valent non seulement la fin de l'ancien *genus* de la République, mais aussi l'ascension vigoureuse et encore difficile du nouveau genre représenté par le principat.

Il nous semble important de relever aussi que Velleius n'envisage pas la fin de la phase culminante, agencée à l'époque de Tibère et il ne croit pas possible et ne désire pas non plus la décadence inéluctable imposée par les matrices des mutations à l'intérieur de tout autre *genus*. A coup sûr, la prudence élémentaire et les clichés de l'adulation l'empêchaient d'insister sur un thème semblable. Il croyait sincèrement toutefois et, comme nous l'avons déjà dit, il espérait que la poussée diachronique s'arrêterait. En ce sens, il adresse aux dieux un vœu pathétique, où il leur demande de préserver la félicité actuelle, dans la vie sociale comme dans l'essor des arts [56]. Son espoir repose justement sur l'alliance supposée entre la *fortuna* et la *uirtus* [57]. Selon lui, la solution serait de prolonger le règne de Tibère et de faire surgir des successeurs dignes. Il implore toujours l'appui de la Providence : *eique functo longissima statione mortali destinate successores quam serissimos* (donc à Tibère), *sed eos, quorum ceruices tam fortiter sustinendo terrarum orbis imperio sufficiant, quam huius suffecisse sensimus* [58]. De cette manière, le cycle de l'évolution pourrait s'achever définitivement.

On peut toujours se demander quelle est l'origine de cette vision, de cette image de l'évolution historique et de son renouvellement *per genera*. En laissant de côté les analogies entre la théorie du développement de la littérature et certains avis de Sénèque le Père, ci-dessus mentionnés, on peut chercher cette origine dans l'arsenal des rhéteurs. Au demeurant, M. Hellegouarc'h vient de rattacher les méditations de Velleius à propos de la *fortuna* aux lieux communs de la rhétorique [59]. Les réflexions de Velleius sur les mutations de l'histoire, arrêtées sous un *optimus princeps*, ne pouvaient que plaire aux rhéteurs. En même temps, l'image d'un renouveau sans cesse réaffirmé en fonction de matrices invariables nous ramène aussi aux idées stoïciennes sur l'évolution cyclique de l'histoire. Sans doute, la palingénésie de Velleius, avec son passage obligatoire d'un

---

[53] Vell., 2, 127, 4 : *uirum seueritatis laetissimae, hilaritatis priscae, actu otiosis simillimum* ; aussi 2, 128, 4.

[54] Vell., 2, 88, 2 ; 2, 79, 1 ; 2, 93, 1, etc. ; cf. aussi Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 673—674.

[55] Vell., 2, 80, 1 ; 2, 60, 2 et 61, 1, etc. ; 2, 112, 7.

[56] Vell., 2, 131, 1 ; aussi 1, 17, 5.

[57] Vell., 2, 79, 5 : ... *sed ancipitis fortuna temporis matura uirtute correcta.* L'historien se rapporte aux premiers heurts militaires entre Octave et Sextus Pompée, malheureusement favorables à ce dernier. Cependant, Octave et sa vertu ont réussi finalement à surmonter et à dompter la fortune capricieuse.

[58] Vell., 2, 131, 1.

[59] Hellegouarc'h, *op. cit.*, p. 680—683.

genus à un autre, se distingue sensiblement de la théorie cyclique du Portique ; cependant, elle ne rejette pas une certaine teinte stoïcienne, normale à une époque tant influencée par les successeurs de Zénon.

Velleius Paterculus ne fut cependant pas l'écrivain des options philosophiques spectaculaires. Dans son œuvre, il forge une image, une donnée directe et non pas une doctrine cohérente et médiate du renouvellement historique. Toutefois, cette image de rhéteur agit fortement dans tous les secteurs de l'histoire — politique et culturelle — traitée par Velleius. Cette image se décante notamment dans le domaine des arts parce que le terrain était moins glissant.

Voilà donc, à notre avis, la raison des *excursus* de Velleius sur la littérature. On s'est souvent demandé pourquoi précisément ce militaire assez fruste a été le premier historien latin à se soucier de la littérature. Mais c'est qu'il voulait se donner ainsi un terrain d'exercices pour expérimenter sa conception à propos de l'évolution historique *per genera*.

En guise de conclusion, nous en restons à l'idée que Velleius croyait dans le renouveau des forces historiques *per genera*. Chaque *genus* se développerait dans une voie prédestinée, ayant un début véhément, un apogée éclatant et une chute irréversible. Dans la littérature il ramenait parfois le concept de *genus* à celui de phase évolutive du genre. Voilà pourquoi nous sommes d'avis que pour Velleius l'histoire de Rome s'est déroulée en deux étapes opposées — la République et l'Empire, — chacune marquée par une destinée propre, qui suggérait à l'historien la sympathie pour les formes de l'Etat oligarchique dans le premier cas et la ferveur monarchiste dans le second. L'Empire se trouverait à la convergence heureuse entre la *uirtus* et la *fortuna*, convergence arrivée à son aboutissement sous le règne de Tibère, en permettant ainsi à l'historien d'espérer la fin de l'évolution *per genera*.